

Mon Vieux Vilbure

L'atelier Braque



Une petite forme cubiste et un peu braque

Texte et mise en scène
Yves Chevallier

Scénographie
Pierre Blaise

Lumières
Gérald Karlikow

avec
Marc-Henri Boisse et Pierre Blaise

Contact : Théâtre Sans Toit – Diffusion : Selin Oktay 09 52 61 94 71

assemblage
avion
cadrage
citation
collage
couche
cubisme
cuisine
enseigne(s)
faux-bois
fresque
gardien
hareng (saur)
homard
-isme
kub (bouillon)
matière
mouvements
objets
oiseau
papier (peint)
pâte
pochade
poisson
prosopopée
recettes
registres
ripolin
secret(s)
signes
spectre
style
temps
tombeau
assemblage
avion
cadrage
citation
collage
couche
cubisme
cuisine
enseigne(s)
faux-bois
fresque
gardien
hareng (saur)
homard
-isme
kub (bouillon)
matière
mouvements
objets
oiseau
papier (peint)
pâte
pochade
poisson
prosopopée
recettes
registres
ripolin

MOTS CLEFS



« Il faut choisir : une chose ne peut être à la fois vraie et vraisemblable »

G.Braque, le jour et la nuit, cahiers 1917-1952

La Trame et la Toile

Il existe des périodes artistiquement fortes où les artistes fondent leur recherche en prenant appui sur la critique d'art ¹ de leur époque et Serge Daney définissait une période haute en invention artistique en ce qu'elle se distingue par la capacité qu'ont les artistes de critiquer leur art et leur métier.

Force est de constater qu'aujourd'hui la critique a sans doute perdu en vigueur et que les fleurets sont nettement plus mouchetés. Nous n'éluons pas cette vivacité salutaire dans cette proposition de voyage au cœur de l'acte de création. Nous proposons ce voyage au public en compagnie de deux personnages comme deux instances : celle du peintre – l'artisan qui sans cesse devant le public fabrique des formes-, celle du poète endossant le costume de conférencier.

La déambulation de deux comédiens, donc une forme légère destinée à des lieux non théâtraux pour aller à la rencontre d'autres publics dans les musées, les écoles d'art, les associations, les lycées, les universités et avec eux partager un moment de réflexion aussi tonique et ludique que possible sur un sujet réputé grave : la création ; en pensant comme le formulait Brecht qu'une pièce où l'on ne rit pas est une pièce dont on doit rire. Nous parlerons peinture sans toile mais pas sans trame, une trame qui fait sa part à la main. A la main et à l'objet. A cet objet dont Braque disait qu'il cherchait sa désaffection pour lui donner un sens pictural qui devait suffire à sa vie nouvelle. Nous tentons avec Pierre Blaise un théâtre des objets pour convoquer l'univers du peintre.

On peut faire théâtre de tout, affirmait Antoine Vitez, alors ici comment faire théâtre de la peinture, de la création plus généralement à travers le personnage de Georges Braque ? En le faisant parler par la voix des autres, en utilisant la technique qu'il a lui-même inventée : le collage.

Il s'agit en effet plus de collage que de montage. Le propre du collage étant l'insertion d'un corps étranger dans un contexte donné et pas seulement d'un autre matériau mais d'un autre style ou même comme le proclameront les surréalistes d'un motif appartenant à un autre domaine du vécu ou à un autre niveau de conscience.

Et si c'est donc du théâtre, c'est un théâtre du langage, comme le définissait Nathalie Sarraute, où il n'y a que du langage qui produirait à lui seul l'action dramatique.

Péripéties ? Un spectre – celui de Braque – rencontre le public avec un vivant, son acolyte, assistant double ? Avant de retourner dans son caveau. Retournements ? La rencontre avec le public est difficile d'où de faux arrêts, de fausses sorties. Suspens ? Comment commencer et surtout comment finir ?

Et s'il s'agit de peinture comment donner à voir non l'œuvre mais des équivalences scéniques ? Avec du carton et du papier – le papier de l'écriture – avec des matériaux de ces travaux disparus dont il ne reste qu'une photographie : une œuvre préparatoire, sorte de maquette installée à l'angle d'un mur que nous avons imaginé refermer – comme un livre- et rouvrir à 180° - comme un pop-up. Un de ces travaux de Braque qui lui a valu de la part de Picasso le sobriquet affectueux au tant qu'ironique de « Vilbure », mon vieux « Vilbure ». C'était l'époque où les avions, eux aussi, étaient faits de toile montée sur des châssis, où même l'hélice était en bois, l'époque où un certain Wilbur Wright – avec son frère Orville – réalisait en 1903 le premier vol quand Braque et Picasso allaient révolutionner la peinture.

Un chemin longeant la mer, un ciel obscur, des oiseaux, un nuage qui vole, et la tragédie de l'espace tord l'écran comme une toile. Alors pour finir à propos d'une œuvre qui souvent crée des états d'étrangeté, d'hallucination, de suspension propre au cinéma, nos deux personnages sortiront un vieux projecteur super 8, avec quoi ils achèveront, avec nous de « faire revivre et remourir le mort ».

Yves Chevallier

¹ Robert Cantarella, revue Frictions n°5, mars 2002.

Le Parti pris des choses

Notre spectacle est un manifeste. Manifeste d'exigence et d'indépendance en art. Manifeste de l'amitié et de l'attention aigüe en art entre un peintre et ses amis poètes. Quelle pourrait être l'action dramatique pour amener au partage théâtral de ces idées ?

Inventer ce « toucher des yeux », par la manipulation. Le théâtre des objets serait un jeu, du rapprochement des formes (de leurs rimes), de l'équilibre et de la pesanteur. Une nature morte en vie. « Le parti pris des choses » comme dirait Francis Ponge.

Composer, décomposer, recomposer. Le cubisme. En scène. A partir des objets posés, tendus, retournés, inclinés, cassés, changés.

Le cubisme : changer l'espace. Comment bouge un journal, une mandoline, un pichet ? Des matériaux, collages et superposition. Comment ils s'assemblent, se composent, puis se fragmentent ou se plient et se recomposent : ocre, kraft. Morceaux de couleurs et d'espaces plans. Et le noir.

C'est un problème de traduction qui se pose. Et le spectateur ne doit pas soupçonner le labeur de traduction tout en étant capable de reconnaître l'origine.

L'exemple d'une relation réussie entre un artiste, son œuvre et la scène par l'intermédiaire d'un certain théâtre de marionnettes ; sans imitation ni didactisme : c'est Calder jouant le cirque. Lui aussi était un « ours ». Dans un film on le voit manier des figures fragiles comme des papillons.

Comment aurait joué Braque ? Quel jeu aurait-il inventé ? Quel spectacle débonnaire ?

« On s'est dit avec Picasso pendant ces années là des choses que personne ne se dira plus, des choses que personne ne saurait plus se dire, que personne ne saurait plus comprendre... Des choses qui seraient incompréhensibles et qui nous ont donné tant de joie... Et cela sera fini avec nous » Ces paroles perdues qu'est ce que c'est ?

Pierre Blaise



Benoit Lorimy est professeur de philosophie au Lycée de Fécamp, après avoir vu le spectacle, il nous adresse ce courriel :

« Mon vieux Vilbure » est un cours. Pas une leçon d'école rébarbative, ni une conférence convenue, ni un « cours de dessin ». Un vrai cours. Une présentation, dans son sens le plus fort, parce que les voix, les regards, les objets rendent tout ce qui Braque *présent*, le déploient (ou l'expliquent, ce qui signifie la même chose), le déplient pour nous. Le public n'a pas devant lui un acteur qui interprète le rôle de Georges Braque aux côtés d'un deuxième acteur qui interprète un autre rôle, mais un travail de mise en présence, un exposé-exposition, une mise en œuvre en pleine élaboration, sous ses yeux.

Il n'y a pas sur scène deux personnages (et ce n'est pas vraiment une scène – presque une estrade) mais deux personnes, devant nous et proches de nous, qui nous donnent à comprendre quelque chose. Anecdotes, extraits de texte, documents, fac-similés d'œuvres, bricolage, improvisation feinte... de l'un à l'autre sans prévenir... toute la technique du professeur dans sa salle de cours. Le spectateur apprend, parce qu'il suit tout cela très bien, et parce qu'on l'aide à s'étonner. Et d'étonnement en étonnement le cours chemine, fait sens, mélange les choses et les mots, les regards et les voix. Les analyses des œuvres deviennent des découvertes, les principes philosophiques deviennent de l'art, et Braque lui-même, à la fin du spectacle, devient une lumière qui danse sur l'aile d'un oiseau en carton, porté par tout ce qu'on a vu et entendu jusque là. C'est bien un cours, qui démontre en montrant, un cours qu'on ne révise pas... mais qu'on revisite en soi tel quel.

La Préface de *Mon vieux Wilbure* Par Harry Bellet



Lorsque Yves est venu me parler de son projet, je me suis dit que les gens de théâtre ne sont décidément pas comme les autres. Là où un écrivain chercherait un sujet, un journaliste une histoire, un peintre ou un photographe un motif, lui choisit de mettre en scène un artiste dont la biographie est des plus plates qui soit. Rien chez Braque des saillies Picasso, du destin flamboyant mais bref d'un Modigliani ou d'un Pollock. Ni comédie, ni tragédie. Il est né en 1882 à Argenteuil. Lorsqu'il a huit ans, sa famille s'installe au Havre où son père exerce la profession de peintre en bâtiment. La seule aventure héroïque de sa vie fut aussi celle de trop de ses contemporains : en août 1914, il est mobilisé et affecté au 224^e régiment d'infanterie, avec le grade de sergent. Il est nommé lieutenant en décembre, et grièvement blessé le 11 mai 1915 à Carency. Trépané, il est démobilisé, et retourne à ses pinceaux, qu'il ne lâchera plus jusqu'à sa mort le 31 août 1963. Car cet homme tranquille a tout de même été, avec Picasso, le créateur d'une vision nouvelle, le cubisme, qui a mis à mal un demi-millénaire de représentation de l'espace en perspective. C'est cette aventure-là qui se rejoue pour nous.

Projet encore plus incongru, donc : mettre en scène l'histoire de l'art. Et là, je dois dire qu'Yves et ses amis m'ont épaté. Ils ont commencé par me rendre jaloux, en exhumant un texte jamais reproduit à ma connaissance depuis sa première parution. Puis ils ont continué la leçon d'historiographie, dont ils ont fait le centre de leur morceau, en résolvant du même coup la difficulté d'une vie sans suspens.

Et cela donne un œuvre bien proche de son objet : la pièce est un collage, allez, allons-y, post cubiste, de textes écrits sur Braque par ses contemporains. L'équipe a travaillé, réfléchi, revisité les lieux hantés par l'artiste, établi un temps ses quartiers à Varengeville, discuté des possibilités de décors dans un appartement chaleureux au bord du canal Saint Martin, dont Braque peignit les berges au début du siècle dernier. Ils ont, comme lui, construit leur œuvre non pas touche après touche, mais couche après couche, ainsi qu'il le faisait dans les tableaux de la fin de sa vie, une période que la critique semble n'avoir redécouvert qu'en 1997, à l'occasion d'une exposition organisée par John Golding à la Royal Academy of Arts de Londres.

Ecce homo. On imagine le boulot.

On pourra contester certains choix, regretter l'absence d'autres. C'est qu'il y a des contingences : tous les ayants droits des auteurs n'ont pas accueilli le projet avec sympathie. D'aucuns ont refusé que le nom dont ils défendent la mémoire soit associé à d'autres. C'est regrettable, mais compréhensible. Car l'originalité de cet assemblage, c'est qu'il n'a rien du patchwork : je mets au défi la plupart d'entre nous de reconnaître dans le déroulement de ces dialogues la part de chacun. Là encore, ils ont procédé comme Braque, ou comme Wilbur et Orville Wright lorsqu'ils bidouillaient la cage à poules qui allait devenir le premier aéroplane américain à faire autre chose qu'un saut de puce. Eux aussi ont tâtonné, essayé, tâtonné encore, réessayé, jusqu'à ce que ça file, de plus en plus vite, de plus en plus fluide, et que ça finisse par décoller.

Reste que la critique d'art qu'il m'arrive encore d'être parfois a beaucoup appris de ce spectacle. Une chose est de décrire comme Ponge ou Paulhan. Une autre d'écrire comme cet inénarrable reporter en visite au pays des cubistes, chez Kahnweiler. Dans nos activités quotidiennes, on est bien loin des premiers, trop souvent proche du second. Sans doute faut-il des poètes pour découvrir la peinture. Peut-être faut-il le théâtre et ses acteurs pour la revisiter.

Harry Bellet est critique d'art au journal Le Monde

Le texte de Mon vieux Wilbure, l'atelier Braque est édité aux éditions de l'Amandier. L'auteur tient à remercier tout particulièrement les ayants droits de Jean Paulhan et de Francis Ponge pour avoir autorisé l'utilisation de très larges extraits de leurs œuvres. Le texte contient également des emprunts à Aragon, Roland Dubillard, Jean-Luc Godard, André Malraux et Pierre Reverdy.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir ce Vieux Vilbure. Vous avez réussi quelque chose d'assez rare : restituer l'intérêt du débat artistique et des approches théoriques d'une rencontre qui se tient au plus aigu des questions, et, d'autre part, donner à ce dialogue une fluidité plaisante, une progression interne qui le projette en avant avec naturel, un style parlé dont la tenue fait bon ménage avec une familiarité qui ne se hausse pas du col.

Bravo donc, cher Yves Chevallier, et merci pour cette heure de lecture, si instructive et si pleine de charme.

A vous, très cordialement,

Robert Abirached

Comment parler d'un peintre ? Raconter sa vie ? Décrire ses tableaux ? Reprendre ses propos ? Analyser sa technique, écrire un essai ? Non, dit Yves Chevallier : choisir l'impossible, le théâtre.

Un paradoxe : comment la scène pourra-t-elle raconter un peintre ? Un paradoxe fécond. Un dialogue, un dialogue à faire revivre les morts ? Non certes, mais un échange.

Deux voix : Braque le Normand, l'homme de l'air, et un autre qui peut à l'occasion faire Picasso, lequel nomme Braque « Vilbure », reprenant pour rire le nom d'un des pionniers de l'aviation, Wilbur Wright. Braque, c'est l'homme de l'espace, le peintre qui fait vibrer l'air entre les choses simples et brutes, et pour le dire Yves Chevallier recherche la parole de tous ceux qui ont éprouvé cette vibration.

Le secret dit Francis Ponge « c'est que Braque découvre son tableau sur la toile comme les voyantes voient l'avenir dans le marc de café ». Ponge encore : « Un artiste est quelqu'un qui n'explique pas du tout le monde, mais qui le change ». Et voici la parole de Braque : « Il ne s'agit plus de reproduire, mais de produire ? » Et « peindre n'est pas dépeindre ». Ou bien « vis-à-vis de la nature, nous ne sommes plus en position d'imitation, mais d'émulation. »

Un dialogue donc entre le peintre et son ombre non sans distance, celle de l'humour. Et ce dialogue, cette parole c'est bien l'échange, oui, l'échange éternel entre la parole de l'artiste au travail et celle de la conscience qui la reçoit et lui répond.

Anne Ubersfeld

Convoquer des poètes autour de l'œuvre d'un peintre, de la pratique artistique, de la création, en construisant et déconstruisant des objets à rêver et à voyager, nous montrer une pratique artisanale du théâtre qui utilise papier, carton et toile, faire entendre et faire voir dans un seul mouvement, utiliser le plateau pour en faire un espace mouvant qui fait vivre « le cubisme », qui le transforme en matériau de théâtre, nous amener à penser que la « révolution » cubiste ne doit pas être cantonnée à la peinture, mais que ses effets touchent tous les arts et que le monde ne se regarde plus de la même façon avant et après, ce que des poètes comme Char, Ponge, Saint John Perse, Stein, Reverdy, Tardieu, Dubillard ont perçu avec une grande acuité : C'est à tout cela que se sont attelés collectivement les artistes qui ont composé « Mon Vieux Vilbure ». Ils s'amuse et nous avec eux, en recréant cette effervescence artistique et intellectuelle qui marqua la première partie du XX^e siècle. Ils suivent les compagnons qu'ils se sont choisis et nous entraînent dans un voyage fantastique et ludique au pays des créateurs et des rêveurs. Ainsi nous offrent-ils une « réjouissance » salubre et bienvenue en ces temps de morosité un tantinet réactionnaire à travers ces œuvres picturales et littéraires « révolutionnaires » qui, au-delà même de la mort de leurs acteurs, nous questionnent encore et donc nous vivifient et nous arment pour les combats futurs et urgents.

Jean-François Perrier

Jean-François Perrier a vu le spectacle à Fécamp en février 2004

Mon Vieux Vilbure

L'atelier Braque

A été créé au Rayon Vert-scène conventionnées de Saint Valéry en Caux en janvier 2004 dans le cadre de théâtre en Région/Région Haute-Normandie, repris dans l'édition 2005 et a été représenté plus de 120 fois, en particulier :

Au musée de Dieppe présenté par DSN-scène nationale de Dieppe

Au musée du Havre

Au Passage de Fécamp

A Louviers présenté par la scène nationale d'Evreux

A l'Université de Rouen

Au Bois des Moutiers à Varengeville sur Mer

A la galerie Duchamp à Yvetot

Au musée d'Elbeuf

Et également

Au musée Toulouse-Lautrec d'Albi présenté par la scène Nationale L'Athamor

A la maison des arts de Bagneux

Au Centre culturel d'Argenteuil

Au Théâtre 95 à Cergy-Pontoise

Au théâtre de L'Envol à Viry-Chatillon

Au théâtre de Morlaix

Au théâtre de la Tempête

Et au musée Zadkine à Paris durant un mois



Le texte de *Mon Vieux Vilbure, l'atelier Braque* par Yves Chevallier est édité aux Editions de l'Amandier

Une coproduction

Quai de la Rapée, Théâtre en Région / Région Haute-Normandie, Le Rayon Vert – Scène conventionnée de Saint Valéry en Caux, Scène Nationale Evreux-Louviers, l'Athamor-Scène Nationale d'Albi avec le soutien de l'ODIA Normandie

Remerciements au Théâtre de la Tempête